

Le personnage d'Alexandre le Grand dans l'*Alexandréide*

Cependant, l'originalité du texte de Gautier de Châtillon, et de la façon dont il présente Alexandre le Grand, ne réside pas dans la peinture de cette surhumanité ; l'intérêt et la beauté de ces pages, la force et la vérité du personnage vu par notre auteur, viennent peut-être plutôt de ses aspects plus humains, des moments où cet être extraordinaire se révèle un homme, tout simplement, avec les qualités de cœur qu'on peut réunir sous le terme d'humanité, ou même avec les défauts, ou plutôt les faiblesses d'un homme.

L'Alexandre de Gautier de Châtillon fait preuve d'humanité à maintes reprises. En effet son maître Aristote ne lui a pas enseigné seulement la bravoure, la chasteté et la frugalité : il lui a appris aussi la morale, *mores* (I, 85 ; 103-114), la justice et l'intégrité (I, 108-110 ; 175-176 ; 178 : *nec desit pietas pudor et reverentia recti*), la générosité (I, 163 : *non murus non arma ducem tutantur avarum*), la clémence (I, 181-183). Or il respecte par-dessus tout son maître et ses conseils :

Ille sui reverens faciem monitoris ocellos
Supplice dejecit vultu, pronusque sedentis
Affusus genibus. (I, 76-77)
Ille libens sacris bibulas accomodat aures
Vocibus. (I, 187-188)

De même il respecte la vieillesse et la sagesse en général, au point que tous ses chefs de cohortes sont sexagénaires :

... ductor princepsque cohortis
Nullus erat qui non sexagenarius esset,
Usque adeo positus ut si quis cominus armis
Principia inspiceret castrorum sive quiritum,
Prefectos equites non crederet, immo senatum.
(I, 251-255)

Il convoque toujours le conseil des « quirites » avant de prendre une décision importante, par exemple avant de répondre aux propositions de paix de Darius, aux vers 109-111 du livre IV :

Magnus ut accepit Darii responsa, citatis
In cetum ducibus, quidnam super hiis sit agendum
Consulit,

ou avant la bataille d'Arbela, aux vers 327-329 du livre IV :

... vocat ergo quirites,
Seu dubiae mentis quid agat seu verius ut sic
Experiatur eos que sint tractanda requirens.

Il admire également ceux qui possèdent la science, car il sait qu'elle est utile au monde. Ainsi dans le livre II, le personnage de Zoroas connaît la science des astres ; il a donc lu dans le ciel qu'il allait mourir. Alors, pendant la bataille d'Issus entre Darius (dont il est l'un des proches) et Alexandre, il décide de défier le Macédonien pour avoir l'honneur d'être tué par lui : il l'injurie donc. Mais Alexandre, le reconnaissant, s'éloigne de lui en lui disant (vers 173-179) :

Vive precor, moriensque suum ne destrue tantis
Artibus hospicium. nunquam mea dextera sudet
Vel rubeat gladius cerebro tam multa scienti.
Utilis es mundo. quis te impulit error ad amnes
Tendere velle Stigos, ubi nulla scientia floret?

Lui-même est d'ailleurs cultivé et capable de réflexions philosophiques : sur le site de Troie, il cherche les ruines de la ville et se rappelle l'enlèvement de Ganimède (I, 454-456), et le premier amour de Pâris, la nymphe Énone (I, 459-460), puis le jugement des déesses et la ruine de Troie (I, 461-464) :

Nunc reputanda quidem parvi, sed quanta fuerunt
Conicitur: testatur enim vetus illa ruina
Quam fuit immensa Troie mensura ruentis.

Il réfléchit à la fragilité de la destinée (I, 473-474) :

Hectoris Bacides domitor clam incautus inermis
Occubui, Paridis trajectus arundine plantas.

Il regrette alors de n'avoir pas, comme Achille, un Homère pour perpétuer sa gloire, car il se sait périssable comme tous les hommes (I, 484-485) :

O utinam nostros resoluta corpore tantis
Laudibus attollat non invida fama triumphos!

et

... hoc unum michi deesse timebo,

Post mortem cineri ne desit fama sepulto,
 Elisiisque velim solam hanc preponere campis.

(490-493)

Plus tard, au livre IV (vers 180-274), il fait construire une tombe pour la femme de Darius, et fait graver dessus toute l'histoire de l'humanité depuis son origine. Dans le même livre (vers 365-366), on le voit encore penser au futur lorsqu'il refuse d'avilir par de mauvaises actions la réputation qu'il aura dans les écrits à venir :

Vincere non tanti est ut me vivisse dolose
 Posteritas legat et minuât versutia palmam.

Et c'est encore en véritable poète que, dans l'oraison funèbre qu'il offre à Darius aux vers 355-361 du livre VII, il affirme que la gloire ne connaît pas la mort :

miseris mortalibus...
 Hoc solum relevamen inest, quod gloria mortem
 Nescit et occasum non sentit fama superstes.
 Si vitæ meritis respondet gloria famæ,
 Nulla tuos actus poterit delere vetustas,
 Nec te posteritas, rex Persidis, inclite Dari,
 Oblinet, aut veterum corrodet seria dierum...

Est-ce donc son intérêt pour la sagesse et son admiration pour les sages et pour son maître en particulier, est-ce tout simplement parce que cela appartient à sa nature humaine ? Alexandre en tous cas se montre fréquemment capable d'éprouver des sentiments que l'on peut juger comme des qualités, les qualités de cœur qui n'appartiennent qu'à l'homme au point qu'elles peuvent être regroupées sous le terme d'humanité.

Et tout d'abord, à côté de l'ubris qui caractérise son « côté » surhumain, nous le voyons à plusieurs reprises capable de pitié comme n'importe quel mortel conscient de sa faiblesse : c'est ainsi par exemple que, lorsque les habitants de Tyr ont tué ses ambassadeurs de paix, sa colère se déchaîne contre la ville... mais épargne les temples :

Macedo jubet ocios omnes
 Gladibus involui preter quos templa tuentur.

(III, 301-302)

Après avoir vaincu Tyr, il se rend en Egypte pour ramener le pays sous sa domination ; puis il brûle de visiter le séjour de l'Hamon Lybien, c'est-à-dire le temple de Jupiter : *Ardet rex Lybici sedes Hamonis adire* (III, 372). Il s'y rend malgré la difficulté du voyage dans cette région désertique, et il est heureux d'y laisser des présents : *Rex ubi consulto letus Jove munera solvit...* (III, 404). Plus tard, lorsque Bessus,

lieutenant de Darius, a enchaîné son maître et a tranché sa vie par un fer violent, il lui reproche son sacrilège :

Cujus,
Besse, fere rabies vel que suggestit Herinis
Tam tibi grande nefas ut promeritum bene regem
Vincere auderes regnique cupidine vitam
Et patris et domini violento claudere ferro?
(VIII, 343-347)

Et à la fin de l'œuvre (X, 283-284), il remercie la Fortune et les dieux de lui avoir donné le triomphe :

Gratia diis, inquit, quorum michi parta favore
Regna, triumphatae quas nondum vidimus urbes :

il n'a plus dans ces moments-là l'orgueil inouï de s'égalier aux divinités !

De même, cet être sauvage et violent dont la colère parfois ne pouvait être apaisée, se montre à d'autres moments capable de clémence, de pitié, d'émotion même. C'est ainsi qu'il épargne Athènes :

... patriae tactus suplicantis amore
Rex fedus renovat pacemque redintegrat urbi.
(I, 280-281)

Et c'est par sa clémence qu'il gagne la Cilicie : *Conciliatque pii clementia principis urbes* (I, 448). Le personnage de Zoroas, le savant dont on a parlé plus haut, provoque sa pitié : *Motus Alexander miseretur obire volentis* et, comme Alexandre s'éloigne de lui, malgré ses injures, Zoroas se blesse lui-même à la jambe : le roi des Macédoniens, féroce à d'autres moments, ne peut supporter ce spectacle :

Infremuit Macedo, Zoroaeque ut parcere posset,
Admissum procul egit equum...
(III, 173-184)

On se souvient également qu'après la défaite de Darius, Alexandre épargne les femmes de la maison royale et le fils du roi Mède (III, 234-237), et même les adopte comme sa propre famille :

In matrem Darii sic temperat ut sibi matrem
Eligat, uxori det nomen habere sororis,
Septennem puerum in natum sibi mitis adoptet.
(III, 238-240)

Cela explique son émotion à la mort de l'épouse de Darius :

Non secus indoluit regum fortissimus ille
Et pius eversor quam si cecidisse preemptas
Nuncius afferet una cum matre sorores.
... et que rara tyrannis
Semper inest fregit pietas generosa rigorem
(IV, 11-13)

Principis indomiti lacrimasque extorsit ab hoste.

(IV, 16-18)

Même Darius s'étonne de son noble comportement envers la reine, sa captive:

Regnum Asiae me post hic tam pius hostis habeto

Tam clemens victor.

(IV, 65-66)

Le roi des Mèdes est

hostis amore

Victus et exemplo.

(IV, 69-70)

on s'en souvient. Alexandre lui-même nous apprend qu'il n'est pas l'ennemi des faibles:

... me femineum non sentiet hostem

Agmen. Alexandrum tuto contempnere possunt

Soli contempti. non infero talibus arma

qui nequeant armis uti, quibus arma negavit

Naturae pigra mollicies...

S'il peut éviter la violence, il n'hésite pas à le faire: ainsi, il veut entrer dans Babylone *vi vel amicitia* (V, 435). Au début du livre VI, l'auteur nous le présente comme un vainqueur doux et clément qui triomphe par l'amitié de ceux qu'il a vaincus à la guerre:

Aspice quam blandis victos moderetur habenis.

Aspice quam clemens inter tot prospera victor.

Aspice quam mitis dictet ius gentibus ut quos

Hostes in bellis habuit cognoscat in urbe

Cives et bello quos vicit vincat amore.

(11-15)

Par la suite, les habitants d'Uxion demandent à Sisylgambe, la mère de Darius captive d'Alexandre et respectée de lui, d'intercéder pour eux (VI, 118-120). Celle-ci hésite, craignant de fatiguer l'indulgence du roi:

Tot precibus latis vereor ne fessa residat

Neve fatigari queat indulgentia regis.

(130-131)

Elle lui écrit pourtant (133-135). Alors il pardonne:

que tunc moderatio Magni,

Que pietas fuerit vel que constantia regis

Arguit hoc unum quod non Medati modo verum

Omnibus ignovit et libertate priori

Concessa captam captivis reddidit urbem.

(135-139)

Et même il restitue les habitants dans tous leurs droits:

Restituit patrios priscis cultoribus agros

Immunesque colī mandavit et absque tributo

Si vaga victori Dario Fortuna dedisset
 Urbem pre manibus, non impetrasset ab illo
 Plura parens quam que victis dedit hostibus hostis.
 (140-144)

Capable de clémence, Alexandre peut aussi faire preuve de très vive émotion : quand il prend Persépolis et qu'il y découvre trois mille prisonniers macédoniens mutilés, il est ému jusqu'aux larmes et leur promet ce qu'ils veulent :

Hos ubi non homines verum simulachra videri
 Rex ratus in primis tandem cognovit, obortis
 Intepuit lacrimis, victorque exercitus ille
 Flevit, et in subitum versa est victoria luctum
 Rex miseros fortis animi jubet esse, daturum
 Se quicquid peterent, visuros dulcia rura
 Divitis Europae, uxores dulcisque propinquos
 Spondet et in patrio capturos cespite sompnum.
 (IV, 205-212)

On le voit encore pleurer lorsqu'il découvre le corps de Darius, que ses lieutenants ont trahi, et il lui donne une sépulture :

Inventum Macedo corpus rigat ubere flectu
 Ac sepelit.
 (VII, cap., 8-9)

En effet, quand il apprend que Darius a été mis dans les fers par ses propres soldats, *Horruit auditis Macedo* (VII, 106) ; car son principe est qu'il n'y a pas moins de gloire à épargner un homme brisé et malheureux qu'à pouvoir briser un rebelle :

Non minus est, postquam cepit miserabilis esse,
 Parcere confracto quam frangere posse rebellum.
 (VII, 115-116)

Ceci explique cette vive émotion à la mort de Darius :

Magnus ut accepit Darium expirasse, citatum
 Turbidus accelerat gressum, inventumque cadaver
 Perfudit lacrimis et compluit ubere flectu.
 Sedit complosis manibus, positoque rigore
 Principis, effusum doluit gemuitque jacentem,
 Quem stantem ut caderet tociens incusserat ante.
 (VII, 348-353)

Alexandre regrette que Darius ne soit pas resté en vie : ainsi il aurait su que rien n'est plus léger que le joug des Macédoniens, et il n'aurait eu qu'un seul roi au-dessus de lui, Alexandre, qu'il aurait secondé en dirigeant une partie du royaume :

Si michi te vivum servassent omine fausto
 Fata, jugo Macedum levius nichil esse probares.

Uno rege minor tantum Magnoque secundus
Jura dares aliis, in regni parte receptus.

Maintenant que Darius est mort, il ne peut plus témoigner de sa pitié qu'en lui donnant une sépulture et des funérailles dignes d'un roi (VII, 379-384). Malgré sa colère contre ceux qui ont trahi Darius, il épargne tout de même Narbazanes :

vitamque cruentus ab ipso
Narbazanes molli Bagoa supplicante recepit. (VII, 6-7)

Aux vers 509-513 du livre VIII, Gautier de Châtillon rappelle cette humanité du grand conquérant :

quos Magnus robore vicit,
Vinxit amore sibi, nec durus eis nec avarus
Exactor captos precibus gratisque remisit,
Absolvitque reos ut facto ostenderet isto
Se non ex irae stimulis cum gente feroci
Sed de virtutum motu certamen inisse.

Au livre IX, après s'être farouchement battu contre Porus, il est heureux de le voir ouvrir les yeux alors qu'il le croyait mort, et sa haine fait place à la clémence :

at rex ut Porum, quem jam credebat Avernis
Immixtum populis, erecto lumine vidit
Attolentem oculos, odium clementia vicit. (vers 291-293)

Lui-même rappelle cette clémence au moment de son triomphe, au livre X :

Porus in exemplo est qua mansuetudine victis
Presideam victor, nedum parentibus ultro. (vers 292-293)

Alexandre suit également les conseils d'Aristote et témoigne encore de son humanité lorsqu'il se montre capable de générosité et d'équité en même temps. Ainsi, après la victoire contre Darius, au livre II, Alexandre partage le butin entre ses soldats :

It celer et partas partitur partibus equis
Victor opes. (219-220)

Il est généreux encore lorsqu'il fait construire pour la femme de Darius le tombeau magnifique que décrivent les vers 176-274 du livre IV. Quoi de plus juste d'autre part que la proposition qu'il fait à ses hommes aux vers 578-588 du livre IV, avant la bataille d'Arbela : il leur dit de suivre son exemple ; s'il fuit, il pardonnera ceux qui fuient. Mais s'il combat en tête, il mérite qu'on le suive. D'autre part, il leur promet avec largesse la totalité du butin (vers 575-578), car lui ne désire que la gloire, on s'en souvient. Après la bataille d'Arbela,

il tient ses promesses et «soigne leurs blessures avec des cadeaux». C'est ce que nous annonce l'argument du livre V :

ad donativa maniplos
Convocat Eacides et donis vulnera curat, (cap., 6-7)

c'est ce que nous rappellent les vers 431-432 du même livre :

Nec mora distribuens celebres apud Arbela gazas
Munificus Macedo, tantus ardentem onusto
Rebus et inventa saciato milite preda,
Transcurrit Syriam...

Mais sa prodigalité n'est pas aveugle, et aux vers 33-62 du livre VI, nous le voyons transformer les règles de son armée, et particulièrement celles qui concernent les récompenses, pour les rendre plus justes :

certos
Munera sub numeros arguta mente redegit...
quibus indubitata probetur
Splendeat improbitas, et ne mercede negata
Perdiderit titulum qui gessit fortia fortis. [...]
Neve quis alterius munus vel fortia gesta
Usurpare suisve ascribere viribus ausit,
Unumquemque virum vice qua donatur et actis
Contentum jubet esse suis.

On se souvient aussi que, trouvant dans Persépolis des prisonniers grecs mutilés (IV, 293-296), Alexandre vivement ému écoute les différents avis, puis :

... Magnus opimos
Non solum partitur agros sed prodigus addit
Es variosque greges et leti farris acervos
Ne frumenta solo desint, cultoribus era.

Au livre VII, nous voyons même le Macédonien inviter ses hommes à soigner leurs peines avec de larges présents et à se livrer à la joie et à la fête après leur victoire :

Interea meritos ad donativa quirites
Invitat Macedo, gemitus et vulnera largis
Curat muneribus, et ydonea tempora nactus
Sollemnes epulas et Bachi gaudia totis
Instaurat castris. (vers 431-435)

Sa générosité s'exerce encore aux vers 44-48 du livre VIII lorsque, on l'a vu, il accorde à la reine des Amazones de s'unir à elle et de lui laisser son héritier. On a déjà cité aussi les vers 508-510 du livre VIII, qui nous rappellent qu'Alexandre triompha par l'amitié de ceux qu'il avait vaincus par la force,

nec durus nec avarus
 Exactor captos precibus gratisque remisit.

Le Macédonien est en effet capable d'éprouver tous les bons sentiments qu'un homme de cœur ressent. S'il est si généreux avec ses soldats, c'est qu'il leur témoigne sa reconnaissance pour les triomphes qu'ils lui ont donnés. Il exprime cette gratitude lorsqu'il les félicite, aux vers 301-311 du livre X :

Vos quoque victores, quorum labor arduus, inquit,
 Egit ut in nostro conspectu terra sileret,
 Premia digna manent. dignissimus, Hercule, miles
 Hic me rege meus, et rex hoc milite dignus,
 Milite quem nec hiemps fregit glacialibus horis,
 Nec medius Lybiae torpentem reddidit estus...,

et Alexandre alors de rappeler tous les triomphes.

Enfin, comme tout être humain, Alexandre le Grand est capable d'admiration et même d'amitié. On voit tout au long de l'*Alexandréide* qu'il éprouve beaucoup d'affection pour Parménios. Mais il y a deux personnages qu'il admire et finit par aimer, ce sont ses deux ennemis les plus nobles : Darius, et Porus. Il admire ce dernier parce que, vaincu, il a encore une âme et des paroles de vainqueur :

Miratur Macedo fortunae turbine regem
 Infractum victumque animum victoris habentem.
 Ergo refrenata mutati pectoris ira,
 Contra spem procerum curavit prodigus egrum,
 Curatum fovit, confirmatumque benigne
 Inter amicorum cetus numerumque recepit.
 Largius exhibuit dilatavitque prioris
 Imperii metas, tantoque exceptus honore
 Est hostis, quantum sibi vix speraret amicus.

(IX, 317-325)

Quant à Darius, il pleure sa mort et se souvient de lui longtemps après, au moment de son triomphe, quand de nombreuses nations se sont données à lui sans combattre :

Cui si se Darius posito Diademate supplex
 Commisisset, eo regnorum in parte recepto,
 Sensisset nichil esse jugo mansuetius isto.

(X, 289-291)

Comme tous les mortels aussi, Alexandre sait éprouver de la joie ; ainsi quand Mazeus lui donne Babylone, il manifeste son bonheur :

quem rex complexus avide vultuque benigno
 Suspiciens tacitis suffocat gaudia votis. (V, 444-445)

Il est même capable de s'adonner au plaisir : c'est ainsi qu'il « offre »

treize nuits à la reine des Amazones qui veut enfanter un héritier du roi (VIII, 36-48).

C'est qu'en effet, si Alexandre est souvent un homme tout simplement, parce qu'il témoigne des qualités de cœur propres à l'homme si bien qu'elles s'appellent humanité, il est également un simple mortel parce qu'il se montre parfois capable des faiblesses des hommes aussi ! Il n'est donc pas toujours aussi chaste qu'on l'a vu, puisqu'il s'unit à la reine des Amazones, puisqu'aussi une de ses paroles, au vers 124 du livre VIII, nous laisse supposer qu'il a pu s'unir à des esclaves : s'il déplore de « ne pas avoir... de descendance libre », cela signifie peut-être qu'il a pu engendrer des bâtards : *quod sine cognatis sum nec michi libera proles...* C'est peut-être ce que sous-entend l'auteur aux vers 247-252 du livre III lorsque, après avoir vanté son noble comportement envers les femmes de la maison de Darius, il regrette que par la suite, le luxe ait avili Alexandre et lui ait enlevé cette vertu :

Verum ubi regales Persarum rebus adeptis
 Deliciae posuere modum suasitque licere
 Illicitum et licitum genitrix opulencia luxus,
 Corrupti fortuna physim, cursuque retorto
 Substitit unda prior, viciorum cautibus herens.
 Qui pius ergo prius erat hostibus, hostis amicis
 Inpius in cedes et bella domestica demum
 Conversus, ratus illicitum nichil esse tyranno.

Gautier de Châtillon répète d'ailleurs à plusieurs reprises ce reproche un peu énigmatique :

Sextus Alexandrum luxu Babilonis et auro
 Corruptum ostendit,

écrit-il dans les deux premiers vers de l'argument du livre VI :

Rex erit ille tuus a quo se posceret omnis
 Rege regi tellus si perduraret in illa
 Indole virtutum qua ceperat ire potestas,

répète-t-il aux vers 8-10 du même livre ; et

Hos tamen a tenero scola quos impresserat evo
 Ornatus animi, poliendae scemata vitae,
 Innatae virtutis opus solitumque rigorem
 Fregerunt Babilonis opes luxusque vacantis
 Desidiaie populi quia nil corruptius urbis
 Moribus illius,

aux vers 16 à 21 ; on lit encore aux vers 28 à 32 :

Hos inter luxus Babilonis et ocia Magnum
 Ter deni tenuere dies et quatuor, unde
 Terrarum domitor exercitus ille futurus

Debiliior fuerat si post convivia mensae
Desidis effrenum piger irrupisset in hostem.

Outre ce goût du luxe ou du plaisir, on constate encore parfois dans l'*Alexandreïde* plusieurs faiblesses de la part du grand conquérant : ainsi il est capable d'imprudence, lorsque, dans les vers 163-168 du livre II, il se montre si pressé de se rafraîchir qu'il se jette encore tout en sueur dans le Cydnus gelé :

Perfusus Macedo sudore et pulvere membra,
temperie fluvii captus specieque liquoris,
Corpore adhuc calido subjectis insilit undis.

C'est d'ailleurs à cette occasion qu'on s'aperçoit que le Macédonien est passible comme tout mortel de faiblesse physique également : les symptômes que décrit l'auteur ressemblent fort à ceux de l'hydrocussion :

Horruit extimplo gelido perfusa liquore
Tota viri moles ubi non invenit apertas
Spiritus arterias corpusque reliquit inane.

On se rappelle qu'il peut être aussi blessé, puisqu'une flèche l'atteint gravement pendant son attaque solitaire de Sudrate (IX, 403-409). A une ou deux reprises également, on voit ce combattant hors-pair éprouver de la peur, ou de l'inquiétude, comme un mortel qui ne sait quelle sera l'issue des événements : quand il espionne le camp de Darius avant la bataille d'Arbella (aux vers 309-315 du livre IV), il est effrayé par ce qu'il voit et entend :

videt armisonas radiare choortes,
Distinctas acies phaleris auroque superbas,
Barbariem populi confusaque murmura covum
Audit, et horrisonus aures percellit equorum
Hinnitus. qua cuncta viro, si credere fas est,
Incussere metum, facilemque ad nobile pectus
Corque gyganteum reor ascendisse pavorem.

Et encore aux vers 325-327,

ut vidit tot milibus arva prementes
Barbaricos instare globos, jam credere fas est
Magnanimum timuisse ducem.

Aussi, la nuit précédant le combat, ne parvient-il pas à trouver le sommeil, parce qu'il hésite — contrairement à son habitude — sur la stratégie à adopter :

... sed non spondere soporem
Implicitum curis corpus regale tenebat.
Nunc placet in dextrum cuneum de vertice montis

Mittere Graiugenas, nunc levum frangere cornu, [...]
 Insompnemque trahit, agitat dum talia, noctem,
 Nec capit angustum curarum milia pectus. (393-400)

Plus tard, au vers 433 du livre IV, on voit *tot curas volventem pectore Magnum*; cette fois-ci, c'est la fuite des ennemis brûlant tout derrière eux qui lui a donné du souci :

... cum vicos ureret [...]
 Hostis, cum vastaret agros, excinderet urbes,
 cum fugeret, sese diffidens credere fatis,
 Justa michi tunc causa metus honerataque curis
 Meus erat, alternam non admissura quietem. (488-492)

Ces moments de faiblesse, d'inquiétude, de doute, qui rendent Alexandre plus humain, plus semblable aux autres mortels, expliquent peut-être chez cet être pourtant protégé du destin un aspect qui peut surprendre chez lui : une certaine superstition parfois, une croyance aux songes, aux visions, aux présages. C'est ainsi qu'au livre I (vers 493-538), il a en rêve la vision d'un homme vêtu de vêtements bigarrés qui lui demande d'épargner les siens. Aussi, lorsqu'il arrive à Jérusalem, et que tout le monde pense qu'il va profaner le temple de Dieu, en voyant le grand prêtre qui ressemble à l'homme de son rêve, il descend de cheval, se prosterne devant lui, et le couvre d'honneurs ainsi que le temple et les habitants de la ville (I, 539-554)! Il accorde également du crédit aux présages : il veut absolument dénouer les nœuds du joug du temple de Jupiter, parce qu'un présage annonce que celui qui les déliera sera le maître de toute l'Asie (II, 75-90) : on se souvient que, ne parvenant pas à les dénouer, il les tranche avec son épée. Plus loin, aux vers 24-27 du livre III, lorsqu'au début de la bataille d'Issus, Alexandre tue Aréthas, préfet de Syrie, ses soldats et lui-même considèrent cela comme un heureux présage pour les Grecs dans cette bataille :

... regem clamore fatetur
 Altisono vicisse suum primumque tulisse
 Primicias belli, faustum sibi predicat omen
 Greca phalanx letoque ferunt ad sydera plausus.

Lorsqu'après la bataille survient une éclipse de soleil, le roi n'en est pas effrayé, mais il la considère comme un présage dont il veut connaître la signification :

... eventu cum rex interritus omni
 Concilium vocat, et vates, quibus arte magistra
 Astrorum dederat divina peritia nomen,
 Consulit, et lunae que causa infecerit orbem,
 Quid superi super hoc caveant, quid enigmata fati

Significare velint, jubet in commune referri.

(III, 495-500)

D'ailleurs la mort d'Alexandre est annoncée par des présages (X, 330-335), par une nuit sans étoiles :

tenuit prodire volentes
In lucem stellas solito lugubrior aer
Nocturnus,

et sans lune (334-335);

Funus Alexandri mortis presaga futurae
Omnia lugebant.

(340-341)

Au matin du jour fatal, on ne peut ni voir de rosée ni entendre de chants d'oiseaux (358-362; de même des présages avaient annoncé sa naissance: 342-348).

Ainsi donc on le voit, Gautier de Châtillon dans l'*Alexandréide* donne à son personnage des qualités de cœur et des faiblesses, physiques et morales, qui le rendent plus humain, qui le rapprochent du commun des mortels.

Il n'empêche que cet homme la plupart du temps se situe au-dessus des autres hommes, au sens positif du terme lorsqu'il apparaît avec toutes les qualités d'un surhomme, mais aussi au sens négatif lorsqu'il se présente comme inhumain ou lorsqu'il fait preuve d'ubris. Et cette position d'un être qui peut sentir et souffrir comme les autres hommes, mais qui d'un autre côté les dépasse tellement, isole finalement le héros de l'*Alexandréide*, et c'est peut-être cette impression de solitude qui, plus que ses faiblesses, le rend plus vrai et plus poignant. On se souvient en effet combien sa volonté de puissance dépasse les limites humaines au point qu'il n'est plus compris, ni par ses propres hommes (qui s'étonnent par exemple de le voir repartir si vite en campagne après sa grave blessure), ni par les autres hommes : ainsi, pour l'ambassadeur de Scythie, son attitude confine à la folie furieuse :

Cum genus humanum superaveris, arma cruentus
Arboribus contraque feras et saxa movebis,
Montanasque nives scopulisque latentia monstra
Non intacta sines, sed et ipsa carentia sensu
Cogentur sentire tuos elementa furores. (VIII, 386-390)
Stultus qui fructum cum suspicit arboris, altum
Non vult metiri. (394-395)

En effet il n'a plus aucune notion des limites ou des normes humaines :

Quis non, dum navigat orbem,
Debeat occursum mortisque timere procellam?

(403-404)

Ainsi, alors que les Scythes ne lui ont rien fait et ne demandent rien d'autre que de vivre libres dans les terres que Nature leur a données, il veut les conquérir et les anéantir (404-411). L'envoyé scythe a des paroles prophétiques: Alexandre ne sait pas comment on peut être heureux;

Esse sui juris hominem, sua seque tueri,
Contentum esse suis, alienum nolle, beatum
Efficiunt. Igitur si quid quesiveris ultra,
Excendunt tua vota modum finemque beati. (412-415)

Le Conquérant ne sera jamais satisfait (426-432) et ne pourra jamais se reposer: *populum hunc dum subicis, ille rebellat* (433). Cela explique donc cette impression de solitude qui se dégage peu à peu du héros de l'*Alexandride*. Dès le livre I, lui-même voit en songe cet isolement:

Nocte fere media, sompnum suadentibus astris,
Pulvinar regale premens penetralibus altis.
Solus eram. socios laxabat inertia sompni,
At mea pervigiles urebant pectora curae,

il rêve que des soucis nocturnes le tiennent seul éveillé, comme le Christ au Mont des Oliviers (I, 504-507). Et en effet, la veille de la bataille d'Arbela, il ne parviendra pas à trouver le sommeil (IV, 393-400). Son intelligence lui fait prendre conscience de la vanité de la destinée humaine, et, le plaçant ainsi au-dessus des autres, elle l'isole. Ainsi lorsqu'après sa victoire sur Darius, il voit que tout lui est permis, il comprend déjà qu'il va trouver peu d'intérêt à être le plus grand parmi les choses mortelles:

minimumque videtur
Esse sibi cum sit inter mortalia summus. (III, 256-257)

Il est cruellement lucide face à sa destinée: ainsi il sait très bien qu'il ne peut pas mourir de la main de l'habitant de Gaza qui cherche à le tuer (III, 350-358), car son destin est de conquérir le monde entier et même les autres mondes, on s'en souvient. De même, on l'a dit, il sait que sa vie sur la terre ne sera pas longue, si elle est glorieuse. Il ne peut connaître le bonheur ordinaire d'un homme qui vit calmement dans sa patrie, entouré de sa famille et de ses amis: son but unique étant la conquête, il ne peut s'encombrer d'une famille (on se rappelle qu'il laisse son enfant à naître à Talestris, la reine des Amazones, qui doit l'enfanter): il le dit aux vers 124-125 du livre VIII:

... sine cognatis sum nec michi libera proles
Nec genitor superest.

C'est parce qu'il n'a pas de famille propre qu'il traite comme sa mère et ses sœurs les femmes de la maison de Darius ; pour seule famille, il a son armée :

Tot salvis Macedum ducibus, quorum agmina meme
Circumstare vides, Magnum ne dixeris orbum.
Ecce mei fratres, quos intueor, ecce parentes.

(VIII, 126-128)

Il n'a pas non plus beaucoup de vrais amis, et d'après l'ambassadeur scythe il n'en aura jamais s'il n'a aucun égal :

habebis amicos,
Bella quibus non intuleris. firmissimus inter
Equales interque pares est nodus amoris.
Equales sunt sive pares qui nec sibi cedunt
Nec sese excedunt : tui sunt qui nulla cruenti
Viribus inter se fecere pericula Martis.
Esse tibi cave ne credas quos vincis amicos.
Ante feret stellas tellus septemque Triones
Abluet Oceanus et siccum priscis amabit
Quam servi ad dominum sit veri nexus amoris.
Inter eos nulla est concordia, nam licet extra
Pax pretendatur, odio confligitur intus.
Pacem vultus habet, agitant precordia bellum.

(VIII, 464-476)

Son insatiable désir de domination et de gloire, son âme plus grande que le monde (*excedit evi mea gloria metas. / Hec sola est, vestrum metiri qua volo regem*, IX, 555-556), font donc d'Alexandre le Grand un être irrémédiablement seul, que Nature voudra trancher parce que « sa tête dépasse trop », parce qu'il est trop différent du commun des mortels. Voilà pourquoi le Macédonien, encore jeune mais parvenu au sommet de sa gloire, au triomphe le plus grand qu'un mortel puisse imaginer et obtenir, va devoir absorber le poison décrété par les destins :

qui securus ab hoste
In bello tociens hostilia fuderat arma,
Et pater et dominus cadit et perit inter amicos.
Diriguit totum subita torpedine corpus,
Vixque sui compos, demisso poblite, lecto redditur...

(X, 383-388)

Ainsi donc, dans le très beau texte de l'*Alexandréide*, Gautier de Châtillon dresse d'Alexandre le Grand un portrait magistral, et fait vivre pour nous, grâce à la vérité et à la précision de sa peinture, le personnage du conquérant extraordinaire qui a enflammé toutes les imaginations depuis l'Antiquité, et particulièrement au Moyen Âge. En

nous montrant au jour le jour, dans ses moindres actions et ses moindres pensées, cet être sorti de l'Histoire pour entrer dans la légende, il nous permet de mieux l'appréhender peut-être, de mieux le suivre et le connaître, ou du moins de mieux connaître l'idée que lui-même s'en faisait, l'idée qu'on s'en faisait à son époque. Voilà pourquoi l'*Alexandréide* nous apparaît comme un grand texte, qui méritait et qui mérite encore que l'on se penche attentivement sur lui, et dont la lecture fut non seulement instructive, mais encore particulièrement agréable.

Marylène PEREZ
Université Charles de Gaulle-Lille III